

WILLIAM MONTILLET

16 août 1879 — 13 mars 1940

Notice par

RICHARD JEANDIN

(photocopie)

publiée par le Conservatoire de Musique de Genève

1/

*Je veux que mon peuple
prie sur de la Beauté*

Saint Pie X

Nous sommes en 1888, dans un modeste appartement de la rue du Port-Franc, aux Eaux-Vives.

Un petit garçon de 9 ans se trouve là, auprès de sa mère qui vaque aux soins du ménage. Il vient de rentrer de sa leçon de catéchisme, au cours de laquelle il a dû chanter, sans doute à contrecœur, quelques-uns de ces affreux cantiques qui infestaient la liturgie à cette époque. Il est libéré, et se livre maintenant à son jeu favori.

Ayant réuni un étrange assemblage d'accessoires composé de planches, caisses, chaises, vieux tuyaux de poêle, cordes et chaînes, que son imagination transforme en prodigieuses réalités, brandissant, dans ses petites mains potelées, un sifflet et une clochette, il joue au « bateau à vapeur ».

Il reconstitue avec ces moyens du bord le trajet qu'il effectue chaque dimanche sur le *Bonivard*, le *Dauphin* ou le *Major-Davel* en compagnie de ses parents qui vont à Hermance rendre visite à leur famille. Tous les ports défilent, avec leurs rites habituels, Cognny, La Belotte, Bellerive, Anières, tandis que le lac s'élargit et qu'à l'horizon les Voirons étalent toujours davantage leurs somptueuses forêts. A chaque abordage retentissent d'abord la clochette, puis la sirène. On entend le bruit sourd des puissantes bielles qui font marche arrière pour faciliter l'accostage ; l'eau bouillonne autour des grandes roues à aubes, la corde est lancée et saisie au vol par un marin d'eau douce qui l'enroule prestement autour du ponton. Bientôt le bateau repart et fend allègrement les flots ; sa mince cheminée crache des volutes d'épaisse fumée noire. Enfin apparaissent, dans le soleil matinal, la pointe d'Hermance et le beau clocher bulbeux de la vieille église. Au débarcadère se tient, autoritaire et prêt à la manœuvre, « Roro », le débardeur mécréant qui, chaque année, se fait un malin plaisir d'introduire subrepticement des vengerons dans les bouteilles d'eau de Lourdes que les dévotes du village rapportent de leur pèlerinage.

On tire le pont, dont la chaîne tinte violemment contre le bastingage, et les voyageurs débarquent dans la joyeuse perspective des agapes dominicales et familiales.

Mais tout à coup l'enchantement s'évanouit. L'enfant devient silencieux et songeur ; les traits de son visage se froncent dans une grave et lointaine réflexion. Il passe d'un rêve à l'autre. Soudain, pris d'un élan

spontané et résolu, il se précipite dans les bras de sa mère en lui disant : « Maman, quand je serai grand, je veux être organiste de Saint-Joseph. »

Il s'appelle William Montillet et son vœu se réalisera treize ans plus tard.

Dès son plus jeune âge, le petit William montrait, en effet, des dons exceptionnels pour la musique. Peu après cet étrange épisode (qui est vrai, car il a été conté à l'auteur de ces lignes par son héros lui-même), il entre au Conservatoire de Genève, où il devient élève de Willy Rehberg pour le piano. Il passe bientôt dans la classe d'orgue du jeune Otto Barblan, qui vient d'être appelé au double poste d'organiste de Saint-Pierre et de professeur au Conservatoire.

Après de brillantes études, il se rend à Leipzig, où il trouve pour maîtres, Homeyer, Piutti et Reinecke, et où il obtient le prix de la Fondation Mendelssohn.

De retour à Genève, il voit, en 1901, s'accomplir son vœu d'enfance : il est nommé organiste de l'église Saint-Joseph, où il lui est aussi confié la direction du chœur mixte, qui fut fondé en cette même année et qu'il conduira au cours d'une carrière de trente-neuf ans à de magnifiques succès en lui assurant la place de haut rang qu'il détient encore grâce à l'œuvre accomplie par André-François Marescotti qui prit la charge d'une succession lourde et délicate en gardien vigilant et enthousiaste.

Dans le premier volume des procès-verbaux du chœur mixte, on peut lire, en date du 2 septembre 1901, la note suivante : « Pour le moment, il n'y a pas encore de directeur nommé... Pour l'organiste, même situation. Cependant, M. Tagand croit qu'il a trouvé notre affaire... »

L'avenir devait démontrer avec éclat que pour une affaire, ce fut une bonne affaire. Et il ne semble pas téméraire d'affirmer que M. Tagand, qui était banquier (il donna de nombreuses preuves de sa générosité à la paroisse de Saint-Joseph), fit en l'occurrence l'opération de spéculation la plus heureuse et la plus fructueuse de sa vie !

En faisant appel à William Montillet, le curé de Saint-Joseph, M. l'abbé Gottret, qui était un fin musicien, non seulement inaugurait la noble et brillante carrière d'un grand artiste, mais encore, il donnait le signal de départ à l'important mouvement de rénovation de la musique religieuse qui devait s'étendre dans notre pays au cours de toute la première moitié de ce siècle.

Le petit garçon que nous venons d'évoquer est devenu maintenant un séduisant jeune homme aux yeux pétillants de malice et d'ironie. Il porte une belle moustache gauloise qui demeurera légè-

daire et qui a dû faire palpiter en secret bien des cœurs féminins... A vrai dire, il était difficile de résister à la séduction et au charme ensorcelant de William Montillet.

Dès sa nomination, le jeune maître de chapelle entreprend, avec enthousiasme, l'œuvre si salutaire qu'il devait accomplir, non sans d'âpres luttes, pendant près de quarante années pour la sauvegarde et le plus grand bien de la musique liturgique catholique.

Il avait fait un long séjour chez les moines bénédictins de l'abbaye de Solesmes, qui se trouvaient, à cette époque, en exil à l'île de Wight, en Angleterre. On sait que ceux-ci travaillaient depuis de longues années déjà à la restauration du chant grégorien et que, remontant patiemment aux sources les plus pures, ils avaient remis au jour les principes sur lesquels doit être basée l'interprétation authentique de ces splendides mélodies. C'est d'ailleurs à eux que, dès le début de son pontificat, le pape Pie X devait confier l'établissement et la publication de la célèbre *Edition vaticane*.

Et voici que, devant de quelques années le *Motu proprio* de Pie X, Montillet introduit à Saint-Joseph la prononciation romaine du latin et commence avec ardeur et ténacité le travail de restauration du plain-chant selon les enseignements solesmiens. Il fallait faire preuve d'un grand courage et d'une solide persévérance, car les résistances étaient fortes. L'aube avait peine à se lever sur cette profonde nuit où était plongée la musique de l'Eglise catholique à la fin du XIX^e s., qui, dans ce domaine en tout cas, méritait bien le qualificatif de « stupide » qui lui fut attribué par un célèbre polémiste.

Mais le combat fut victorieux pour la bonne cause et un soleil radieux surgit enfin après ces ferventes Matines. On ne doit pas taire ici l'aide que reçut Montillet, non seulement du clergé paroissial, tout particulièrement de M. le curé Joseph Ducret et de M. le curé Robert Damon, mais encore de tous les membres du chœur mixte, à qui leur directeur avait insufflé son enthousiasme et qui lui témoignèrent toujours avec entrain leur docilité et leur dévouement. En quoi ils donnaient un exemple qui permit à l'action entreprise de dépasser bien vite le cadre paroissial pour se répandre dans le diocèse, puis enfin dans le pays tout entier.

Exemple que la rumeur publique, toujours un peu malicieuse, se mit bientôt à définir en murmurant d'une voix feutrée, mais cependant bien insistante et convaincue : « A Saint-Joseph, la chaire est faible, mais le chœur est bon. »

En vérité les quarante premières années de notre siècle furent privilégiées pour la musique religieuse dans notre patrie, puisqu'elles virent renaître et reflourir en même temps deux sommets les plus prodigieux de l'histoire musicale : tandis qu'à Saint-Pierre, le vénéré Otto Barblan servait si noblement la cause de Jean-Sébastien Bach tant à l'orgue qu'au pupitre de la direction de la Société de chant sacré, à Saint-

Joseph, William Montillet, son disciple, se mettait à la tête d'une véritable restauration liturgique en restituant à l'Eglise catholique sa prière originelle dans toute son authenticité.

Mais là ne se borna pas l'activité du maître de chapelle. Il composa des *Messes* et des *Motets*, dont la première audition était naturellement réservée au chœur mixte de Saint-Joseph ; œuvres d'un artiste subtil et raffiné, où l'élan et la générosité de l'inspiration s'expriment dans une forme et un style toujours élégants et marqués d'une grande distinction.

Nous voulons citer ici trois de ses *Messes*, dont les caractères nous semblent jalonner l'évolution très nette de son style : la *Messe Sainte-Cécile* (son péché de jeunesse, disait-il) dont l'écriture si chantante et les envolées romantiques ravissaient les paroissiens de Saint-Joseph aux environs de 1910 ; la *Messe en fa lydien*, composée en 1915 et où l'on voit apparaître une architecture plus solide et une plus grande sobriété d'expression ; enfin, la *Messe Tu es pastor ovium*, œuvre d'une grande beauté, dédiée à Mgr Besson, évêque de Lausanne, Genève et Fribourg, et composée, en 1926, pour le vingt-cinquième anniversaire du chœur mixte, à l'occasion duquel Montillet reçut la distinction pontificale *Pro Ecclesia et Pontifice*. On peut dire que la *Messe Tu es pastor ovium* inaugure en quelque sorte la « troisième manière » du compositeur, où l'inspiration, toujours plus intérieure et plus élevée, est servie par la maîtrise d'une large polyphonie.

La renommée de beaucoup d'œuvres de Montillet a franchi nos frontières. La plupart de ses *Messes* ont été exécutées, non seulement en Suisse, mais aussi en Allemagne et en France. Quelques-unes ont été inscrites au répertoire de plusieurs maîtrises de Paris.

On voit que Montillet n'a pas limité son admirable action sur la musique religieuse de notre pays au seul chant grégorien, mais qu'il a aussi apporté au patrimoine de la musique polyphonique un très précieux enrichissement, montrant ainsi, avec un rare bonheur, les aspects si divers et si attachants de son grand talent de musicien d'Eglise.

Cependant, le « placement » si judicieux effectué en 1901 par le banquier Félix Tagand ne prévoyait pas seulement un maître de chapelle, mais aussi un organiste.

Reprenons le cahier des procès-verbeaux du chœur mixte de Saint-Joseph. Nous trouvons, en date du 1^{er} octobre 1901, les lignes suivantes : « Dès aujourd'hui, nous avons le plaisir d'avoir M. Montillet comme organiste. Nous avons déjà eu avec lui quelques répétitions et, d'après ce que nous avons pu observer au premier coup d'œil, nous croyons avoir affaire à un artiste... »

Là encore, l'honorable secrétaire du chœur mixte ne pensait pas si bien dire.

Là aussi, les débuts furent difficiles et Montillet dut faire preuve encore d'une grande patience. Il lui fallut se contenter, pendant de longues années d'un misérable harmonium, qu'il appelait la pompe à cantiques et, plus tard, le canot de sauvetage.

Ce n'est qu'en 1910 en effet que la tribune de Saint-Joseph fut dotée d'un très bel instrument de la maison Tschanun, un orgue d'une quarantaine de jeux, à trois claviers et pédales. Et le jour de l'inauguration, Montillet déclara qu'il éprouvait les sentiments d'un homme qui parvient au jour de ses noces après avoir été fiancé pendant neuf ans.

Il aimait à conter avec humour un petit incident qui se produisit pendant l'installation de l'orgue : connaissant l'amour que Montillet avait pour l'improvisation et ayant constaté que, se laissant aller à une inspiration trop féconde, il lui arrivait trop fréquemment de dépasser le temps qui lui était imparti par les exigences du service, M. le curé Meirier exprima son intention de faire communiquer l'autel avec la console de l'orgue pour que l'officiant puisse, au moyen d'un timbre électrique, arrêter l'organiste dans ses épanchements... Montillet donna son consentement, mais à la condition expresse qu'à son tour, la tribune serait reliée à la chaire par une sonnette du même genre pour que l'organiste puisse faire taire le prédicateur. Il est inutile de dire que le projet n'eut pas de suite.

L'instrument tant désiré et tant attendu était enfin là ; il allait résonner et chanter merveilleusement pendant trente ans sous l'impulsion enchanteuse d'un grand artiste.

A l'exemple de certaines paroisses de Paris, mais dans un esprit tout différent, Montillet instaure les auditions des messes de 11 heures, qui firent accourir bientôt à Saint-Joseph l'élite des milieux artistiques genevois. Bannissant tout esprit de mondanité et prenant pour seul but l'édification des fidèles vers la beauté et la vérité en une participation active au Saint-Sacrifice, Montillet avait soin de composer le programme de chaque dimanche selon le caractère de la fête occurrente et du temps liturgique. Il n'est pas besoin de dire que Jean-Sébastien se taillait la part du lion.

Mais il arrivait qu'à la suite d'une semaine trop chargée (ou d'un subit accès de paresse...) la préparation était insuffisante. Le maître se confiait alors à ses merveilleux dons d'improvisateur. Les fidèles qui se trouvaient sur la tribune, le voyait alors s'installer à l'orgue, enlever selon sa coutume ses larges manchettes empesées qui le gênaient et les poser sans façon sur la console, puis se mettre à choisir avec onctuosité et gourmandise sa registration, se pouléchant les lèvres derrière son épaisse moustache et jetant un regard complice et prometteur aux amis qui l'entouraient. Et voici que dans le silence recueilli de la messe

basse s'élevaient des harmonies singulièrement prenantes et émouvantes. L'interprète se faisait créateur et exprimait, dans une forme d'une rare élégance, la générosité de son tempérament, la ferveur de son cœur et les élans de sa foi.

Combien heureux et privilégiés étaient les paroissiens de Saint-Joseph, dont la prière était ainsi portée par une musique aussi belle et aussi authentiquement religieuse.

Et la carrière du virtuose se poursuit, obtenant des succès grandissants. Pendant l'hiver de 1922-1923, il accomplit une première fois l'exploit de donner, au Conservatoire, l'œuvre intégrale de Jean-Sébastien Bach. Vint ensuite une série de concerts historiques révélant au public genevois les grands précurseurs du « Cantor », les maîtres de l'orgue au XVI^e et au XVII^e siècle. Sa réputation s'étend toujours davantage ; il donne de nombreux concerts, à Genève naturellement, en Suisse, en Allemagne, en France et notamment à Paris où ses auditions furent particulièrement remarquées. Il devient un collaborateur attitré de Radio-Genève, pour lequel il réalise une deuxième fois, en 1936-1937, l'intégrale de Jean-Sébastien Bach à l'orgue de Saint-Joseph, en quarante auditions magistrales qui firent retentir, dans de nombreux pays les échos les plus émus et les plus louangeurs.

Les succès qu'il remporte, le renom qu'il s'acquiert, Montillet les doit à la vie intense de ses interprétations qui, tout en étant empreintes d'une profonde émotion intérieure, expriment avec une maîtrise incomparable la richesse de sa nature ; interprétations dont l'animation extraordinaire est servie par un sens aigu de la forme, par un goût d'une subtile élégance et un art particulièrement recherché de la registration.

Sur ce dernier point, Montillet était véritablement insatiable. Le caractère, le sens de chaque œuvre était analysé dans tous ses aspects en fonction de l'expression sonore qui devait lui être attribuée ; et les essais auxquels il se livrait avec une sorte de joie enfantine se multipliaient à l'envi, ce qui donnait aux séances de préparation une durée considérablement insolite, chaque page faisant l'objet d'une étude minutieuse en relation avec sa signification d'une part, et d'autre part avec les possibilités offertes par l'instrument et les réactions de l'acoustique.

Il me souvient d'une nuit d'hiver où, après une soirée prolongée à l'orgue du Conservatoire, dont les expériences furent, pour l'élève que j'étais alors, d'un intérêt prodigieux, et dont la durée m'avait paru réduite à quelques quarts d'heure, soirée pendant laquelle nous avions fumé un certain nombre d'excellents cigares non sans nous munir avec précaution d'une boîte en fer blanc pour pouvoir les escamoter en cas de visite inopinée du directeur (pardonnez-nous ce péché, cher M. Gagnebin, si vous lisez ces lignes...) nous déambulions tous deux dans les rues Basses désertes, le maître se détendant de son travail en

narrant de spirituelles anecdotes avec l'humour et l'ironie dont il était coutumier, lorsque nous entendîmes soudain l'horloge du Molard, paisible, inexorable mais un peu narquoise, sonner les coups de 4 heures du matin. Nous nous regardâmes en pâlisant et en songeant à l'accueil qui nous était réservé au domicile conjugal. Montillet ne perdit toutefois pas son sang-froid. Me regardant du coin de l'œil, il me dit : « C'est très simple : vous direz à Mme Jeandin : tu sais bien qu'avec Montillet on n'en finit jamais ; il perd un temps avec ses registrations, raconte des tas d'histoires et n'a aucune notion de l'heure. De mon côté, je dirai à Mme Montillet : Ce n'est pas ma faute, tu connais bien Jeandin, il pose des questions à n'en plus finir, ne s'arrête pas de parler, on ne peut jamais s'en défaire ! ». Et après un éclat de rire qui se répercuta à travers la place du Molard jusqu'au lac, je le vis s'engager bravement dans la rue du Perron pour regagner la Cour-Saint-Pierre, avec son chapeau « cahiers vaudois » en bataille et ses deux grosses serviettes sous les bras.

En fait, les épouses se montrèrent ce matin-là indulgentes et compréhensives : elles savaient bien que, si elles avaient été trompées, le complice n'était autre que... Jean-Sébastien Bach.

Mais cette large culture, cette technique de l'instrument, cet art consommé de l'interprétation, Montillet se devait d'en transmettre les secrets à ceux qui reprendraient un jour le flambeau.

Il consacra une grande partie de son activité à l'enseignement. Dès 1902, le Conservatoire de Genève l'avait appelé comme titulaire d'une classe de piano et comme suppléant de la classe d'orgue d'Otto Barblan. Il avait 23 ans et fut un des plus jeunes, si ce n'est le plus jeune professeur de cette Institution. En 1908, lui fut confié un enseignement de l'harmonie qu'il conserva jusqu'en 1927. Il abandonna sa classe de piano en 1915, ayant été nommé, deux ans plus tôt, professeur d'orgue. Enfin, le Comité du Conservatoire approuvait, en 1918, la création d'une classe de chant grégorien qui fut naturellement confiée à Montillet.

Durant cette longue période de trente-neuf ans (1901-1940), c'est, sans doute, dans les disciplines de l'orgue et du chant grégorien (il les conserva toutes deux jusqu'à sa mort) que Montillet donna la pleine mesure de son talent pédagogique.

Un être aussi fin et aussi cultivé, dont la connaissance de la nature humaine était si large et si subtile, ne pouvait que réussir dans ce domaine qui pose tant de problèmes à ceux qui ont le courage de s'y consacrer.

Son sens psychologique extraordinairement averti, son don d'observation aigu et pénétrant, le charme si prenant qui émanait de sa personnalité donnèrent à son enseignement une vie intense et un rayonnement qui le conduisirent bientôt à des succès toujours plus remarquables.

Montillet n'a pas connu les joies et les soucis de la paternité selon la chair. Mais on peut dire qu'il a fondé une véritable famille de musiciens qui devinrent ses disciples, ses amis, ses enfants spirituels. Plusieurs d'entre eux poursuivent aujourd'hui des carrières très brillantes et occupent des places éminentes dans la vie musicale de notre pays. Fils et petits-fils en esprit de William Montillet et d'Otto Barblan, ils forment une troisième génération qui vole maintenant de ses propres ailes, et qui, faisant grand honneur à la noble tradition qu'elle a reçue, continue à porter bien haut le renom de l'école d'orgue de notre pays. Et l'on voit déjà poindre un quatrième rang d'héritiers, dont les talents prometteurs suscitent les meilleurs espoirs.

Mais l'activité de Montillet au Conservatoire ne se limita pas à l'enseignement. En 1915, il succéda à Bernhard Stavenhagen comme directeur de la « Société de chant du Conservatoire » à la tête de laquelle il resta plusieurs années et donna des concerts qui furent remarquables, en particulier la première audition à Genève des *Dithyrambes* de Frank Martin, à laquelle le jeune auteur participait en tenant avec brio une importante partie de batterie...

Montillet rendit d'éminents services au Conservatoire, qui lui doit une grande gratitude. Mais ce sentiment doit aussi animer tous ceux, et ils sont nombreux, qui ont reçu une part, fût-elle minime, de son message et de son héritage, tous ceux qui ont eu le privilège de le connaître, tous ceux qui ont été en communion avec sa vie d'artiste. Collaborateurs du maître de chapelle, auditeurs de l'interprète, disciples du maître, amis d'un homme dont le cœur et l'esprit étaient singulièrement attachants, tous se doivent, à l'occasion de ce vingt-cinquième anniversaire de sa disparition prématurée, de lui accorder une fervente pensée de reconnaissance.

Par son charme, son étonnant don de persuasion, la chaleur de son rayonnement, il a su leur communiquer sa foi et son enthousiasme, et trouver le chemin de leur cœur.

Et son secret, c'est qu'il avait placé pour toujours son âme et sa vie sous le signe le plus noble : l'amour de son art, répondant ainsi avec toute sa ferveur au vœu exprimé par le pape saint Pie X : « Je veux que mon peuple prie sur de la Beauté. »

Richard Jeandin